
Edith Soonckindt

Une traduction empoisonnée

Août 1996

Je suis en vacances dans l'Aveyron. Ma grand-mère vient de mourir et voilà que quelques semaines après son décès j'entends sur mon répondeur, consulté à distance, une proposition des Editions X pour l'éventuelle traduction d'un roman anglais intitulé... *Conversation avec les morts*.

Septembre 1996

De retour à Bruxelles, à titre d'essai, je traduis le début, qui me glace un peu tant il évoque avec une triste précision des détails *post mortem* dont je me serais bien dispensée à ce stade-ci de mon deuil. Je reçois en retour les commentaires de la charmante personne chargée des traductions dans cette vénérable maison : « Un premier chapitre ne peut jamais être parfait tant que l'on n'a pas traduit la totalité d'un livre, mais dans l'ensemble c'est vraiment très bien, vous avez su rendre l'atmosphère et la finesse du style ». S'ensuivent les subtiles tractations d'usage, où d'un côté « l'on » reconnaît que ce livre est éminemment difficile à traduire, surtout de par son style bien particulier, et où de l'autre « l'on » aimerait autant économiser sur la traduction. Une première proposition à 100 FF (!) le feuillet ne fait vraiment pas mon affaire puisque je comptais bien demander 10 FF de plus que lors de mes derniers travaux, rétribués à 120 FF le feuillet. Il me semblait que sept années d'expérience, quelques critiques élogieuses dans *Le Monde* ou ailleurs, une bourse CNL et même un prix RFI (en tant que nouvelliste) valaient bien cela. La charmante personne chargée des traductions dans cette vénérable maison est d'accord. Et elle entend bien faire comprendre aux instances supérieures que si elles souhaitent des traductions de meilleure qualité, il serait logique d'y mettre le prix. C'est ainsi que nous arrivons au royal compromis de... 110 FF le feuillet ! Certes j'ai gagné 10 FF sur la proposition initiale, que j'ai donc bien fait de contester, mais perdu 10 FF (et

plus) par rapport à mon dernier travail. En clair, cela veut aussi dire que je n'ai pas été augmentée une seule fois en trois ans. Qui plus est, les termes du contrat spécifient un paiement d'un tiers à la signature, un second à l'acceptation et le solde à la publication. D'ordinaire je conteste, mais là j'avais, financièrement parlant, le couteau sur la gorge. J'accepte donc ces termes à contrecœur, connaissant les mises en garde de l'ATLF sur le sujet. Et je les accepte uniquement parce que la dernière clause est assortie d'un délai maximum de quelques mois pour les deux derniers paiements. La publication m'ayant été assurée pour juin 1997, je ne suis pas inquiète outre mesure.

Octobre 1996

Je ne me mets au travail qu'une fois le contrat signé et contresigné. La date butoir est fin février 1997, un délai imposé étant donné les impératifs de publication. Ces cinq mois me semblent suffire pour un premier travail correct. Qui plus est, j'ai un cruel besoin de toucher le second tiers au plus vite.

Novembre et décembre 1996

Ces deux mois me voient entrer dans un drôle d'état, que je ne serais pas loin de qualifier de « transes » tant l'atmosphère lourde et sensuelle de cette traduction me monte à la tête et agite mes sens d'un bel émoi. Au dehors il pleut il vente – ainsi en va-t-il souvent de tout automne bruxellois – mais entre les lignes la chaleur estivale est à son comble et le contact répété avec un Richard de papier au physique avantageux de bûcheron bien dégrossi pousse mon imaginaire dans ses plus innommables retranchements. D'autant plus que l'auteur nous fait languir et que le désir n'en finit pas de traîner. Pourquoi un tel homme dans cette traduction et rien au masculin dans ma vie du moment assombrie par cette pluie, ce vent, et tourmentée à présent par notre vigoureux héros ? Pour un peu j'écrirais à l'auteur pour lui demander les coordonnées de l'original au cas où il y en aurait un. Je me trouve ridicule...

Janvier 1997

Ce mois voit, extraordinaire coïncidence, l'avènement de mon fantasme papivore sous les traits d'un chanteur d'opéra bâti comme un dieu et qui, mieux encore, s'écroule à mes pieds pour me déclarer sa flamme. Un bref instant je pense aux extrêmes auxquels la littérature toujours me mènera et me dis que ce sont après tout les risques du métier, plutôt agréables à ce stade. Je me dis aussi que ma conscience professionnelle – consistant en l'occurrence à me glisser dans l'atmosphère d'une traduction avec un perfectionnisme rare – un jour me perdra. J'étais évidemment loin d'imaginer que les rivages convoités par ledit monsieur s'apparentaient davantage à ceux du Marquis de Sade... Trêve d'égarements, donc. Je me replonge timidement dans des pages oh combien sulfureuses. Les héros ont fini par consommer, ce qui me procure un infini ravissement et soulage quelque peu la tension qui m'avait conduite à ce regrettable écart.

Fin février 1997

Sonne l'heure de la fatidique remise du manuscrit, remise que je parviens à honorer en dépit de mes émois, ce dont je ne suis pas peu fière. Ma charmante interlocutrice – qui m'avait promis une lecture rapide et donc une acceptation et un paiement en conséquence – a été démise de ses fonctions pour des raisons qui me demeureront à tout jamais obscures. La Très Grande Responsable de Littérature Étrangère aux Éditions X m'informe par téléphone de son planning évidemment débordant et débordé et donc du « léger retard » que subira la lecture dudit manuscrit. Donc dès qu'elle le pourra, la Très Grande Responsable relira ma traduction. J'assume, puisque le contrat ne me laisse pas le choix, et emprunte de quoi vivoter.

Mars 1997

Je reçois les commentaires téléphonés et plutôt secs de La Très Grande Responsable ou Deuxième Lectrice, m'informant qu'il y a plein de choses à revoir, qu'il n'est pas question d'accepter le manuscrit tel quel, le tout suivi d'un renvoi du manuscrit corrigé par... une troisième personne, de sexe masculin celle-là. C'est tout à fait vrai qu'il y avait des choses à revoir, mais j'ai connu des éditeurs plus fins psychologues quant à l'art et la manière de l'annoncer et de motiver leurs troupes.

Avril 1997

On ne peut plus échaudée par l'expérience, et l'état en conséquence de mes finances, je lance une dernière tentative de réconciliation avec la traduction en postulant auprès du CNL une bourse d'encouragement de 80 000 FF. J'avais déjà obtenu un crédit de recherches quatre années auparavant et étais d'autant plus motivée que j'avais lu, dans une publication de l'ATLF, que ces bourses risquaient d'être transformées sous peu.

Juin 1997

Forte d'une douzaine de traductions je savais mon dossier solide. C'est donc avec soulagement et émotion (j'en ai pleuré !) que j'ai accueilli la nouvelle (tout officieuse) de l'attribution de la bourse d'encouragement demandée. Grâce au soutien entre autres, me dit-on toujours officieusement, du Président de la commission (que je ne saurais jamais assez remercier), ce en vertu de ma détresse financière de l'époque autant que des qualités que l'on a eu l'amabilité de bien vouloir détecter dans ma candidature. Au moment où j'ai appris l'heureuse nouvelle, il ne me restait pour vivre que de vagues droits d'auteur afférent à un travail télévisé. Et des dettes, encore des dettes, que j'essayais vainement d'éponger avec un travail d'assistante de production sous-payé.

Été 1997

En attendant l'argent du CNL, je passe cet été-là chez mes parents – charmante alternative lorsque l'on a près de 40 ans – à revoir ma traduction. Notons que la date prévue pour la publication (juin 1997) est d'ores et déjà dépassée. Je prends bonne note des remarques du troisième correcteur, agrémentées des lignes directrices et téléphonées de La Très Grande Responsable, afin de reprendre ma traduction depuis le début. Si je dois reconnaître le bien-fondé de certaines de leurs remarques, il y en a d'autres sur lesquelles je ne suis absolument pas d'accord et qui dénotent en plus que ma traduction n'a pas été relue avec le texte anglais à côté. Je peste je rage je m'emporte, mais je corrige, puisqu'on me l'a ordonné sous peine de ne jamais me payer. Tout en disant que si le CNL m'a octroyé cette bourse sur la base de mon dossier et des 30 premières pages de cette même traduction, ça ne peut tout de même pas être aussi mauvais qu'ils le prétendent.

Septembre 1997

Un an (!) après le début des travaux, je renvoie mon manuscrit dûment corrigé à La Très Grande Responsable. Puis j'attends. Je reçois enfin un coup de fil, mais pas de La Très Grande Responsable, toujours en place ; ni du troisième relecteur masculin égaré Dieu seul sait où. Non, je reçois un coup de fil d'une nouvelle collaboratrice, quatrième du nom en ce qui me concerne, avec laquelle j'espère bien rester en contact jusqu'à la fin de mon calvaire tant elle me paraît sympathique et humaine. Elle a bien reçu mon manuscrit révisé que lui a passé La Très Grande Responsable, l'a trouvé plutôt bien dans l'ensemble (voilà qui est fort aimable. Pourquoi ce métier me donne-t-il parfois l'impression de régresser au cours élémentaire ?), mais aurait nombre de « petites » remarques à me faire. Elle va donc me renvoyer le manuscrit pour que j'en prenne note, après quoi l'on pourra discuter. J'attends. On finit par s'habituer. Je reçois ledit manuscrit, que je commence à haïr sérieusement, et le parcours avec la fébrilité que l'on imagine. Et là, quelle n'est pas ma surprise de constater qu'elle a tiqué sur tous les points que j'avais révisés à contrecœur. En outre, les propositions qu'elle me fait sont en tout point semblables à mon texte de départ ! Si je le pouvais, j'en avalerais mon traitement de texte. À défaut je referme le manuscrit d'un geste rageur, prends mon téléphone et m'en vais expliquer à la jeune demoiselle les faits, et aussi que toute cette histoire commence à bien faire. J'ai droit à ses excuses (elle est nouvelle, ça lui passera), à l'assurance que non, elle ne devrait pas être remplacée dans un avenir proche, et que oui, elle et moi sommes bien d'accord sur les points litigieux, oui elle me l'assure, elle est bien le dernier maillon de cette infernale chaîne et oui, c'est sûr, ceci sera ma dernière relecture, c'est à elle qu'appartient la décision finale. Une dernière fois je m'exécute, en me promettant de ne plus jamais retravailler

pour cet éditeur fantasque et parcimonieux. J'accuse réception de mon deuxième tiers dû à l'acceptation, avec neuf mois de retard...

Novembre – décembre 1997

Je corrige mes épreuves. Et note bien en évidence, non sans en avoir averti au préalable la typographe responsable, mes remerciements au CNL et au Président de la Commission sans que je n'aurais même plus d'ordinateur. C'est comme la fin d'un long cauchemar, un réveil en terre amie. Avec en parallèle la publication confirmée de mon premier conte pour enfants (*Au Pays des rois*) chez Nathan, j'atteins presque les sommets de la félicité...

Janvier 1998

Quelque 18 mois (!) après la date initialement prévue pour la publication du livre, le voici qui sort enfin et mon solde avec. Et j'attends... les dix malheureux exemplaires que l'on daignera bien m'envoyer. Sauf qu'on ne me les envoie pas. Par une amie qui aura vu le livre en librairie, j'apprends que le titre prévu – pour lequel je n'ai jamais été consultée mais que j'avais déjà inscrit sur mon CV – a été remplacé par un autre, tout de même mieux, pour lequel je n'ai pas été davantage consultée. Je vais donc devoir modifier mon CV. C'est par la presse que j'apprends que l'on en pense du bien. Grâce au seul magazine *Elle*, honneur lui soit rendu, j'ai confirmation que je suis bien l'auteur de la traduction, les autres revues l'ayant royalement ignoré... On dirait que mon éditeur aussi puisque avec tout ça je n'ai toujours pas reçu mes dix exemplaires. De guerre lasse – cela fait maintenant près d'un mois que le livre est sorti en librairie – je pars l'acheter... un comble ! Et je découvre d'abord que la quatrième a été changée sans me consulter pour être remplacée par un résumé précis de l'histoire, ce qui gâche à tout jamais le suspense pour le lecteur. Je remarque ensuite qu'il n'est fait mention nulle part de mes remerciements au CNL et au Président, alors qu'on m'avait assuré que ce serait fait. Ma seule consolation est que la couverture est jolie.

Février 1998

Je reçois enfin mes dix exemplaires ; ou plutôt, un avis de passage de la compagnie privée qui les a acheminés jusqu'à Bruxelles. Et comme elle n'a bien évidemment pu les livrer à ma boîte postale, elle repassera à mon domicile mais moyennant finances ! Je crois m'étouffer.

Mai 1998

Depuis février, le paquet est bel et bien là, tous frais supplémentaires payés par moi. Par mesure de protestation je l'ai remisé, écoeurée, dans un coin sans même l'ouvrir. Il y est toujours et y restera. Clos. Comme un vilain rêve à oublier.